

GRM 2^{ème} année – Séance du 7 février 2009 (2^{ème} partie)

La conjoncture 1919-1921 en Allemagne I

Livio Boni : « L'inscription dialectique de la conjoncture chez le premier Gramsci. Pour introduire l'*Ordine Nuovo* (I) ».

La conjoncture italienne de la grande crise traversée par le libéralisme dans l'Europe de l'après Grande Guerre, et du partage qui s'y cristallise, de l'intérieur même du mouvement ouvrier, entre social-démocratie et communisme révolutionnaire, présente des analogies massives avec celles de l'Allemagne de la même époque, mais aussi quelques décalages, sur lesquels il sera peut-être opportun de dire en mot pour introduire ma lecture de la pensée "en conjoncture" du premier Gramsci.

Le point essentiel de décalage consiste dans le fait que l'Italie fait partie, du moins sur le papier et les cartes géographiques, des puissances victorieuses de la première Guerre, ce qui fait qu'elle est le seul pays européen où le mouvement conseilliste ne s'installe pas – comme en Allemagne ou en Hongrie – sur fond d'un effondrement militaire ou d'un désinvestissement massif du nationalisme étatique. On pourrait éventuellement nuancer quelque peu cette distinction, en rappelant à quel point la victoire italienne fut ambiguë, car elle engendra plus de frustrations et de revendications qu'autre chose, notamment des revendications territoriales (sur l'Istrie, par exemple, que le traité de Versailles assignait à une Yougoslavie créée de toutes pièces), mais, plus largement, des ambitions de puissance qui se traduisaient mal dans les assez maigres reconquêtes territoriales dans le nord-est de la Péninsule (Trente et Trieste), – frustrations qui iront nourrir un vaste mouvement nationaliste, presque éversif, du moins à ses débuts (que l'on songe à la prise de Fiume par D'Annunzio et les siens en 1919), et qui prépareront en partie le terrain à l'avènement du fascisme.

D'où donc autant d'analogies que de différences avec la situation des anciens « empires centraux » (l'Autriche-Hongrie et la Prusse) : en Italie, au lendemain de la guerre, on assiste à la nette contradiction entre un État qui se présente comme victorieux – car achevant dans la Grande Guerre l'oeuvre de réunification nationale laissée incomplète par le *Risorgimento* – et des masses qui ont fait leur entrée traumatique et hétérodirigée dans l'histoire nationale grâce à la mobilisation générale (la première dans l'histoire nationale) mais qui, pour ainsi dire, ne savent pas trop quoi faire d'un tel protagoniste soudainement acquis et mis en avant.

Or, l'*Ordine Nuovo*, la revue hebdomadaire fondée par Antonio Gramsci, Angelo Tasca, Umberto Terracini et Palmiro Togliatti dans l'avril 1919, représente aussi « la dernière tentative accomplie de la culture italienne de concevoir une forme d'intervention originale dans la crise idéale qui submergea toutes les formations politiques liées à l'État libéral »¹, avant la solution fasciste. Ce journal fonctionnera en fait comme un véritable « site événementiel », du moins dans sa première période (avril 1919-décembre 1920) – car, comme le rappelle Gérard Granel dans sa précieuse note bio-bibliographique sur Gramsci que j'ai fait circuler, il y aura par la suite un deuxième *Ordine Nuovo*, quotidien et organe du Parti Communiste (à partir du premier janvier 1921), et puis même un troisième, semi-mensuel, à partir de 1924. Donc, lorsque je parlerai ici de l'*Ordine Nuovo*, je parlerai de sa première version hebdomadaire, imprimée dans la section turinoise du Parti socialiste, et liée à double fil avec l'expérience des

¹ Leonardo Paggi, *Antonio Gramsci e il moderno principe. Nella crisi del socialismo I*, Roma, Editori Riuniti, 1970, une des études les plus abouties sur la continuité foncière entre "le premier" Gramsci et le Gramsci des *Cahiers de prison*.

Conseils d'usine. Ce journal sera bien plus qu'un « organe » politique influent, il constituera un véritable site événementiel permettant l'émergence d'incorporations politiques inédites, qui dépassent en partie leur propre logique conjoncturelle, s'inscrivant dans la longue durée, non seulement de la pensée de Gramsci, mais de l'histoire du mouvement communiste italien, et même au-delà.

De quoi donc l'*Ordine Nuovo* aurait-il été le nom, entre 1919 et 1920, période connue en Italie sous le nom de « *biennio rosso* » (la « biennale rouge ») ?

Au moins de trois processus de subjectivation politique distincts et solidaires entre eux dont je voudrais ici donner un aperçu :

- Il deviendra progressivement, c'est-à-dire à partir de l'été 1919, le lieu où à la fois se formule théoriquement et s'exprime politiquement la possibilité d'une traduction « idiomatique » de la Révolution bolchevique, traduction qui se concrétise dans le mouvement des *Consigli di fabbrica*, les Conseils d'usine, dont l'apogée (et donc le début de la fin) sera la grève générale de l'avril 1920 (qui ne s'élargira pas au-delà du « Petrograd italien », c'est-à-dire de Turin, la capitale industrielle du Pays).

- C'est aussi le nom d'un groupe d'intellectuels militants né dans la section turinoise du Parti socialiste, et évoluant progressivement, à travers le mouvement des Conseils d'usine, jusqu'à la constitution du noyau dur du futur Parti communiste d'Italie, qui verra officiellement le jour le 21 janvier 1921 à Livourne, essentiellement en vertu de la convergence entre le groupe turinois et la fraction dite « abstentionniste » (car refusant de se compromettre dans le suffrage électoral) d'Amedeo Bordiga et de la revue *Le Soviet*.

- C'est enfin le nom d'un certain champ, d'un nouveau *topos*, d'un ordre nouveau, où se rejoue la définition du politique en tant que tel, et qui est susceptible d'être réactivé dans des circonstances et des séquences historiquement éloignées (par exemple par l'*operaismo* des années 1960, sur lequel nous avons travaillé l'année dernière et sur lequel nous continuons à travailler, notamment avec le projet de cinq volumes électroniques, thématique-critiques, où il sera aussi question de l'héritage de l'*Ordine Nuovo*).

*

On devine déjà, à partir de ces quelques rappels essentiels, un paradoxe historiquement constitutif : l'*Ordine Nuovo* c'est à la fois le nom de la tentative de traduire dans la partie la plus industrialisée et politiquement avancée de l'Italie l'expérience des Soviets à travers une figure originale d'alliance entre les masses et les intellectuels, non suturée aux appareils syndicaux et politiques, et le site à partir duquel va s'affirmer le mouvement de constitution d'un Parti d'inspiration léniniste, le Pcd'I. D'où le fait que la biennale rouge et les années de l'*Ordine Nuovo* constituent une sorte de *scène primitive* de la culture communiste en Italie, objet d'exégèses à n'en plus finir, toujours tiraillées entre les deux extrêmes imaginaires du nom propre : celui qui renvoie à la possibilité d'une alliance immédiate, c'est-à-dire non médiée, entre l'aile la plus avancée des intellectuels et les masses, sans passer par un intermédiaire « partitique » préalable, et engendrant un combat idéologique *a tutto campo*, sans limites préétablies ; et, à l'opposé, l'idée que seul un Parti peut constituer un réservoir de forces capable d'émanciper durablement les masses et de leur conférer une consistance politique, au-delà des fusions transitoires entre intellectuels et classes laborieuses, et en dépit de la Réaction.

Ainsi, on pourrait dire que l'*Ordine Nuovo* désigne également un champ polémique, dans le débat idéologique, entre un extrême « gauchiste » lié à l'*Ordine Nuovo* plutôt comme journal des Conseils et de l'expérimentation de subjectivités politiques nouvelles, et un autre extrême, qu'y voit le nom d'une avant-garde prenant acte progressivement de ses propres limites et de ses échecs, jusqu'à se dissoudre dans la nécessité du Parti-supposé-savoir (c'est naturellement la version qu'en donnera par Togliatti, le seul ancien de l'ON qui se retrouve à la tête du Parti à la fin des années 1920)².

Quoi qu'il en soit, je voudrais escamoter une telle diatribe, du moins dans un premier temps, en la gardant en arrière-plan, pour tenter d'appréhender plus conceptuellement ce qui s'est constitué sous l'emblème de l'*Ordine Nuovo*.

Je le ferai en me concentrant sur deux points essentiels, déjà largement relevés par la deuxième partie du *Cours sur Gramsci* de Gérard Granel, cours radiophonique inédit daté de 1974, dont on peut trouver une retranscription intégrale sur la Toile, dans le site consacré aux cours non publiés du philosophe, qui fut aussi (je le rappelle) l'un des traducteurs français de Gramsci³.

Ces deux points, qu'il s'agirait ici de reprendre et de développer, sont :

- le problème de la *traduction* de l'événement « Révolution de 1917 » saisi *via* le problème de la traduction « idiomatique » et immanente des Soviétiques dans l'Italie de l'entre-deux-guerres, dans les *Consigli*, les Conseils d'usine ;

- la question de la *production*, telle qu'elle est élaborée dans l'*Ordine Nuovo*, en théorie et en pratique, comme complication et mise en crise de la division traditionnelle – je dirais presque du « transcendantal », au sens de Badiou⁴, entre économie et politique.

Voilà ce que j'aimerais faire, lors de la prochaine séance, car aujourd'hui je vais m'atteler à une tâche préliminaire : voir comment l'événement de la Révolution russe fait irruption dans la situation locale du mouvement ouvrier et socialiste italien, et plus particulièrement dans le début du trajet gramscien, comment il s'y inscrit du point de vue du contenu et de la *forme*, jusqu'à constituer un véritable *envoi*, une donnée inaugurale qui change radicalement le contexte dans lequel il se traduit, dans la mesure justement où il est objet d'un *transfert*, d'une *tra-duction* singulière, d'une *translation*, sur laquelle va se greffer une séquence originale du mouvement révolutionnaire italien.

**

Pour tracer une généalogie conjoncturelle de l'avènement de l'*Ordine Nuovo*, il faut remonter jusqu'au 14 octobre 1914, date de publication du texte considéré comme étant le premier texte d'intervention politique de Gramsci, intitulé « Neutralité active et agissante », et qui, comme tel, figure en ouverture du premier volume des *Écrits politiques* de Gramsci publiés par Gallimard en 1974⁵. Mais on ne peut pas dire qu'il s'agisse véritablement d'un

² Cf. Palmiro Togliatti, "Antonio Gramsci capo della classe operaia italiana", in *Lo Stato operaio*, XI, 5-6, mai-juin 1937, pp. 273-289, trad. partielle in Jacques Texier, *Sur Gramsci*, Paris, éditions Sociales, 1977 (texte 2).

³ Cf. www.gerardgranel.com/cours2.html

⁴ Pour un abrégé de la théorie matérialiste du transcendantal cf. Alain Badiou, *Second manifeste pour la philosophie*, Paris, Fayard, 2009

⁵ Cf. A. Gramsci, *Écrits politiques I*, 1914-1920, Paris, Gallimard, 1974, textes choisis, traduits et présentés par Robert Paris.

exorde heureux, car dans cet article, publié dans *Il Grido del Popolo (Le Cri du peuple)*, publication de la gauche socialiste turinoise où il fait ses premières armes⁶, Gramsci se prononce clairement contre le choix de la « neutralité absolue » de l'Italie dans la guerre, et donc contre la ligne officielle du Parti socialiste. L'expression même de « neutralité active et agissante » est empruntée à Mussolini, à cette époque chef de file des interventionnistes parmi les socialistes, et qui l'avait forgée pour signifier l'attente du moment opportun d'intervention dans le conflit. Or, Gramsci n'est pas le seul, parmi les jeunes socialistes révolutionnaires, à épouser les positions de Mussolini (qui au moment de l'intervention de Gramsci vient d'être remplacé à la direction de *l'Avanti!*, et qui sera expulsé du Parti socialiste sous peu), mais cette prise de position contribuera à l'isoler à l'intérieur du parti, dans lequel il n'était rentré que depuis un an.

Au-delà des détails complexes du contexte, on retrouve dans ce premier texte militant un certain nombre d'idées destinées à une longue carrière dans la pensée de Gramsci, en particulier l'idée d'une fonction dynamisante de la guerre pour les masses, l'opposition entre « formalisme doctrinaire » et « concrétisme réaliste », voire même la première expression d'une nécessité de traduire le socialisme dans les caractères historiques concrets de l'Italie.

Quoi qu'il en soit, un tel début ne sera pas sans effet, du moins sur Gramsci lui-même, qui, après cet épisode et la polémique qui s'ensuivit avec l'ami et camarade Angelo Tasca – socialiste de tendance « libertaire » qui sera un des cofondateurs de *l'Ordine Nuovo* – ne prendra plus sa plume pendant plus d'un an, coupant même tous ses liens amicaux et familiaux pendant un certain temps, se consacrant aux études de linguistique (à cette époque Gramsci n'a pas encore définitivement abandonné l'Université) et en assistant en simple spectateur aux grandes grèves insurrectionnelles qui secouent Turin en mai 1915.

Par delà l'histoire biographique, et les aléas de la formation gramscienne, un résultat produit par cet exorde raté dans la politique sera également le déplacement de Gramsci, entre 1915 et 1916, du côté du journalisme culturel. Ce sont les années de collaboration à la page culturelle de l'édition turinoise de *l'Avanti !*, où il s'occupe de la rubrique *Sotto la Mole*, rédigeant des centaines de recensions et de comptes-rendus, en particulier des critiques théâtrales, sur un ton militant, polémique et engagé. On peut mentionner notamment des dizaines de critiques des pièces de Pirandello, mais aussi des interventions à partir de la littérature ou du théâtre populaires. C'est une production de Gramsci fort mal connue en France, et hors d'Italie en général, étant donné que ces textes n'ont jamais été traduits, et qu'ils restent assez inintelligibles hors du contexte de leur inscription⁷.

La production textuelle et intellectuelle de Gramsci se concentre, dans cette phase, sur une critique virulente des moeurs culturelles et des réflexes idéologiques de l'Italie prise dans le mors de la guerre. Bien plus qu'une parenthèse, la pratique de ce que Gramsci appellera plus tard un « journalisme intégral »⁸ lui permet d'investir un champ fondamental de sa future pensée politique : le champ de la culture. Et de commencer à poser les prémisses du problème de l'hégémonie culturelle comme facteur surdéterminant de la lutte révolutionnaire.

Je ne m'arrêterai pas sur la production journalistique de Gramsci, me limitant à une remarque formelle : le demi-échec de son premier positionnement face à une conjoncture

⁶ C'est également le premier journal dont Gramsci assumera entièrement la rédaction, entre l'avril 1917 et le septembre 1918 – si on excepte le numéro unique de *La Città futura* (février 1917) - en en faisant un véritable laboratoire de renouvellement de la culture journalistique d'empreinte socialiste, qui sera poursuivi et élargi avec *l'Ordine Nuovo*.

⁷ Cf. A. Gramsci, *Sotto la Mole* (1916-1920), Torino, Einaudi, 1972

⁸ Cf. A. Gramsci, *Cahiers de prison*, 24, 1.

déterminante (le problème de la guerre), positionnement marqué par une prise de distance eu égard au discours socialiste institutionnel, pousse Gramsci à un *déplacement* vers la critique de l'idéologie « national-populaire », et donc à une réactivation de la critique marxiste dans un champ partiellement inédit. Tout se passe en effet comme si l'acceptation de la fonction dynamisante de la guerre de masse, qui introduit les multitudes dans l'histoire – moment qui demande une certaine suspension de la logique marxiste, voire un contre-mouvement, allait être compensée par un deuxième temps d'analyse serrée et novatrice des effets idéologiques de la mobilisation des masses. La guerre ne peut être envisagée comme élément dynamisateur qu'à condition, pour l'intellectuel militant, de se faire l'interprète et l'agent d'un tel changement de sujet-moteur de l'histoire, en modifiant son *adresse*, par exemple, d'où le choix gramscien du journalisme.

Ce double mouvement, tout à fait dialectique, par lequel Gramsci inscrit sa « pratique théorique », dans la conjoncture, sera encore plus évident en 1917, lors de la réception de la Révolution de l'Octobre par Gramsci dans son célèbre article « La Révolution contre *le Capital* », auquel je vais venir dans un instant.

Avant cela, encore un mot sur la *Bildung* gramscienne, saisie au ras de la conjoncture...

Entre le choix du journalisme intégral de 1916 et « la révolution contre *le Capital* », on peut mentionner une étape intermédiaire – dans ce passage en revue des journaux par lesquels se fait la formation gramscienne – le numéro unique du journal *La Città futura*, dont l'édition est confiée par la Fédération turinoise du PSI à Gramsci, et que ce dernier rédige presque tout seul, en accompagnant une douzaine de textes non signés écrits de sa main, de trois textes extérieurs : un texte de Salvemini sur la notion de culture, un texte de Croce sur la religion, et un texte du philosophe Carlini, proche de Croce et de Gentile⁹. Le journal, imprimé sur quatre feuillets densément remplis, sort le 11 février 1917, trop tôt pour enregistrer les événements du Février russe, mais détient un intérêt plus qu'anecdotique, pour au moins deux raisons :

- Il s'agit du *premier journal* entièrement conçu par Gramsci et le groupe turinois qui sera à l'origine de l'*Ordine Nuovo*, et comme tel représente une première expérimentation d'intervention autonome dans la conjoncture politico-idéologique italienne et internationale ;

- C'est également la première fois que Gramsci pose explicitement l'exigence d'une traduction italienne du socialisme, en mobilisant une relecture du rapport culture/idéologie à travers le texte de Salvemini (*Cosa è la cultura*), la notion de « religion civile » chez Croce (« le plus grand penseur d'Europe en ce moment »), la conception de l'histoire comme « acte » de Gentile.

Encore une fois, pas question ici de rentrer dans la question, extraordinairement intriquée et débattue, du rapport de Gramsci avec l'idéalisme italien. Je me contenterai d'une remarque quasiment d'ordre logique, ou méthodo-*logique* : la (re)prise de parole par Gramsci dans le champ politico-idéologique, telle qu'elle se traduit dans la livraison unique de *La Città futura* (composée essentiellement de courts textes de méthode sur la constitution d'un mouvement révolutionnaire), ne se fait pas, une fois de plus, sans un contre-mouvement dialectique de rapprochement avec l'hégélianisme italien. Cette idée d'une « voie royale » de la culture italienne au socialisme, capable de réactiver ce qui s'est fait de mieux dans la philosophie nationale entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, est destinée à s'inscrire durablement dans la pensée de Gramsci, et on la retrouvera autant dans « La Révolution contre

⁹ Ces textes ne figurent pas dans l'édition française des *Ecrits politiques* de jeunesse. Cf. A. Gramsci. Le même article de Croce, « religion et sérénité », sera repris également dans le premier numéro de l'*Ordine Nuovo*.

le Capital » que dans *La question méridionale* (1926) ou dans les *Cahiers de prison*, dont un Cahier entier est consacré à « La philosophie de Benedetto Croce »¹⁰.

Je le répète : sans rentrer ici dans le mérite d'une telle alliance, censée répéter et réactualiser celle de Marx lui-même avec la philosophie de Hegel, et que Togliatti normalisera dans ledit « discours national », il importe de reconnaître comment chaque étape d'inscription et d'intervention dans la conjoncture, implique chez Gramsci un mouvement dialectique entre marxisme et non-marxisme, entre adhésion au mouvement révolutionnaire international et nécessité de le transférer sur un contexte local perçu comme site événementiel potentiel.

J'en viens donc à ce célèbre texte de « La Révolution contre *le Capital* », paru d'abord dans *l'Avanti!*, copieusement caviardé par la censure, et puis sur le *Grido del popolo*, entre décembre 1917 et janvier 1918. Je vous en propose une première citation, celle de son *incipit* :

« La Révolution des bolcheviks s'est définitivement enracinée dans la révolution générale du peuple russe. Les maximalistes qui, jusqu'à ces deux derniers mois, avaient été le ferment indispensable pour que les événements ne stagnent pas, pour que la course vers l'avenir ne s'arrête pas, ce qui aurait laissé s'instaurer une forme définitive d'aménagement qui n'aurait pas manqué d'être un aménagement bourgeois, se sont emparés du pouvoir. Ils ont établi leur dictature et sont en train d'élaborer les formes socialistes dans lesquelles la révolution devra finalement se couler, pour continuer à se développer harmonieusement, sans trop de grands heurts, en s'appuyant sur les conquêtes désormais accomplies. »¹¹

J'interromps ici une première fois ma citation, juste pour préciser que le terme « maximalistes » désigne dans le texte les bolcheviks, dont Gramsci avait déjà salué le rôle essentiel dans le fait d'avoir évité que la « révolution générale » n'assume un caractère « jacobin » (élitiste), et en tant que « dernier maillon logique » d'un « devenir révolutionnaire » généralisé à la vie tout entière, dans un important article daté du 28 juillet 1917, intitulé « Les maximalistes russes », où le nom de Lénine fait sa première apparition sous sa plume¹².

Il faut en fait remarquer que, contrairement à ce que prétendra Togliatti dans son premier portrait officiel de Gramsci (le déjà mentionné « Gramsci chef de la classe ouvrière italienne »), la rencontre de Gramsci avec Lénine, et même avec le léninisme, n'est pas immédiate, comme le prouve un autre texte, qui figure dans l'édition française des *Ecrits politiques*, intitulé « Kerenski-Tchernov », paru sur le *Grido del popolo* du 27 septembre 1917, où Tchernov est identifié comme chef du « maximalisme », devant succéder à Kerenski, représentant du compromis avec la partie bourgeoise, à la tête de la Révolution.

Encore une fois, je n'entre pas dans les détails, seulement, il ne faut pas oublier cette donnée importante : si la rencontre avec la Révolution russe s'inscrit immédiatement dans la pensée agissante de Gramsci (dès les « Notes sur la Révolution russe » d'avril 1917, son adhésion au léninisme se fait bien plus graduellement, et n'est probablement pas encore complètement acquise non plus dans « Le Révolution contre *le Capital* », un texte où le nom de Lénine ne paraît guère.

¹⁰ Cf. A. Gramsci, *Cahiers de prison*, 10.

¹¹ A. Gramsci, *Ecrits politiques I*, op. cit., p. 135.

¹² Cf. *Ivi*, p. 123.

Toutefois, il est évident que ce texte, qui prendra de court à peu près tout le monde, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'aile gauche du PSI¹³, se mesure déjà avec l'exigence fondamentale d'une *traduction* idiomatique du léninisme en Italie, exigence qui sera à la base de l'*Ordine Nuovo*, bien qu'elle s'exprime ici avant tout et essentiellement en termes *idéologiques*, alors qu'elle trouvera dans les Conseils son corps politique.

Je reprends la lecture du début de l'article de Gramsci :

« La matière même de la Révolution des bolcheviks est davantage l'idéologie que les faits (c'est pourquoi, au fond, peu importe de ne pas en savoir plus que nous n'en savons). C'est la révolution contre *le Capital* de Karl Marx. *Le Capital* de Marx était en Russie le livre des bourgeois, plus qu'il n'était celui des prolétaires. C'était, pour la Russie, la démonstration critique que devaient fatalement et nécessairement se former d'abord une bourgeoisie, commencer une ère capitaliste, s'instaurer une civilisation de type occidental, avant que le prolétariat puisse même envisager de s'ébranler, penser à ses revendications, à sa révolution. Les faits ont débordé les idéologies, les faits ont fait éclater les schémas critiques à l'intérieur desquels l'histoire de la Russie aurait dû se dérouler selon les canons du matérialisme historique. Les bolcheviks renient Karl Marx, en affirmant, grâce au témoignage de l'action accomplie et des conquêtes réalisées, que les canons du matérialisme historique ne sont pas aussi inflexibles qu'on pourrait le penser et que l'on pense. »

J'interromps une deuxième fois ma citation. On mesure ici le diagnostic dialectique avancé par Gramsci : il ne s'agit pas uniquement de célébrer le dépassement de toute approche positiviste et évolutionniste du marxisme accompli par les bolcheviks, c'est-à-dire un excès de l'événement révolutionnaire par rapport au discours qui serait censé le porter, mais d'apprécier sa capacité de montrer, de refuser et de relever l'usage idéologiquement conservateur qu'on peut faire de Marx lui-même. On est frappé par la leçon matérialiste de Gramsci : le texte marxien n'est porteur d'aucune garantie révolutionnaire, et il peut même constituer un « obstacle épistémologique » auquel il ne faut pas hésiter à se mesurer, sur le terrain de l'idéologie. C'est pour Gramsci le grand mérite des bolcheviks, que celui de s'être opposés en esprit (c'est-à-dire philosophiquement) à Marx. Et d'avoir mis en acte, en pratique, une telle critique immanente. D'où l'insistance sur l'idée que « la matière même de la Révolution bolchevique est davantage l'idéologie que les faits ». C'est là une marque « léninienne » qu'il ne faut pas perdre de vue lorsqu'on aborde la suite de l'article, conçu dans un langage ouvertement emprunté à celui des intellectuels pragmatistes italiens (liés à la revue *La Voce*), à l'actualisme de Gentile ou au spontanéisme de Sorel, un mélange qui lui coûtera par la suite l'accusation réitérée de « bergsonisme »...

Le texte continue ainsi :

« Et pourtant, il y a une fatalité même dans ces événements, et si les bolcheviks renient quelques affirmations du *Capital*, ils n'en renient pas la pensée immanente, vivifiante. Ils ne sont pas « marxistes », voilà tout. Ils n'ont pas compilé, à partir de l'œuvre du Maître, une doctrine extérieure, faite d'affirmations dogmatiques, et qu'il ne s'agit pas de discuter. Ils vivent la pensée marxiste, celle qui ne meurt

¹³ *Ivi*, p. 135.

jamais, celle qui est la continuation de la pensée idéaliste italienne et allemande, et qui avait été, chez Marx, altérée par des scories positivistes et naturalistes. Et cette pensée reconnaît toujours, comme plus grand facteur de l'histoire, non les faits économiques bruts, mais l'homme, mais les sociétés des hommes, ces hommes qui se rapprochent entre eux, se comprennent entre eux, développent à travers tous ces contacts (qui forment la civilisation), une volonté sociale, collective, ces hommes qui comprennent les faits sociaux et les jugent, et les plient à leur volonté, jusqu'à que celle-ci se fasse l'élément formateur de la réalité objective qui vit et bouge, et devient une sorte de matière tellurique, en incandescence, qui peut être canalisée là où il plaît à la volonté, et comme il plaît à la volonté¹⁴.

J'arrête là ma citation textuelle de « la Révolution contre *le Capital* ». Si vous en poursuivez la lecture, vous ne serez pas étonnés d'y trouver un argument récurrent et majeur chez le Gramsci de ces années : l'idée que c'est bien l'implication soudaine des masses russes dans l'histoire avec la guerre mondiale et les changements brusques et complexes qu'elle entraîne, qui fait précipiter, accélérer, et finalement exploser le processus devant « normalement » porter à la révolution, l'intensification progressive de la lutte de classe. Une fois de plus, la guerre et ses conséquences sont comprises comme une *puissance* de rupture des « schémas critiques » en vigueur, à condition d'être accompagnées par une deuxième guerre – dont le champ est essentiellement idéal ou idéologique – qui soit en mesure de réaliser les potentialités révolutionnaires de la conjoncture purement politique.

On peut être surpris, par l'évocation de la Révolution bolchevique comme accomplissement « de la pensée idéaliste *italienne* et allemande ». Mais, encore une fois, il ne faut pas comprendre une telle position comme un « problème » de la formation culturelle et philosophique de l'homme Gramsci, sur laquelle on a trop écrit. Il importe en revanche de comprendre cette posture comme une tentative de lire l'événement sur une échelle générale, européenne, cherchant dans la culture philosophique italienne des points d'encrage et de transfert de la révolution d'octobre, qui soient en mesure, à leur tour, de se projeter sur la situation globale (d'où la faiblesse de toute lecture hégélo-marxienne de Gramsci).

Seulement un mois et demi avant cet article majeur, le 18 octobre 1917, Gramsci se trouva, lors d'une réunion de l'aile communiste de la gauche socialiste à Florence, mis en cause pour son « bergsonisme », terme subsumant à l'époque toute tendance volontariste, vitaliste ou spontanéiste. C'est un épisode sur lequel il reviendra plus d'une fois dans les *Cahiers de prison*, fait assez exceptionnel lorsqu'on sait combien Gramsci y est avare des souvenirs personnels. Or, loin de reculer, c'est bel et bien un tel paradigme « bergsonien », opposant une évolution créatrice à une évolution mécanique, que Gramsci semble jouer, du point de vue du positionnement idéologique, contre le social-positivisme de la IIe Internationale et contre le socialisme scientifique. Il ne s'agit pas d'un choix tactique, car, comme on le sait, la convocation de l'idéalisme et de l'historicisme non-marxiste comme alliés possibles du matérialisme historique, va constituer un *leitmotiv* de la réflexion du Gramsci de la maturité.

Ce qui frappe par contre, même à un repérage cursif comme celui que l'on vient d'esquisser, dans la généalogie conjoncturelle de la pensée de Gramsci, c'est son mouvement constamment dialectique. On pourrait peut-être risquer l'hypothèse que Gramsci est le *premier penseur marxiste à dialectiser son propre rapport au marxisme*, en y incluant le travail d'un certain non-marxisme, faisant en sorte que toute avancée ou invention sur le

¹⁴ *Ivi*, pp. 135-136.

versant de la *praxis* révolutionnaire, doit se préparer et s'accompagner d'une redéfinition, ou d'une réaffirmation, de ce qui l'excède.

Alors, j'ai hésité et j'hésite toujours à tirer de cette introduction des véritables thèses quant à la dimension conjoncturelle dans la pensée du Gramsci pré-ordinoviste. Mais on peut émettre au moins des hypothèses, insistant sur le fait qu'on retrouve, chez le premier Gramsci, *à la fois* une sensibilité conjoncturelle très aigue, qui fait en sorte que chaque étape de sa pensée se définisse par rapport à une conjoncture déterminée (ou à déterminer), et le refus de toute traduction immédiate, de tout enregistrement unique et univoque de l'événement, sous une forme ou sous une autre (que ce soit sous la forme de sa négation absolue, comme le prétendait par exemple l'Internationale socialiste par rapport à la guerre de 1914, ou sous la forme de sa glorification et sa promotion au rang de modèle – comme on le verra dans le conflit de Gramsci avec Bordiga à propos de l'importation de la Révolution russe). A l'idée d'une fidélité et d'une adhésion univoques à l'événement et à la conjoncture qu'il ouvre, Gramsci semble opposer une inscription, voire une tra-duction en deux temps, un double mouvement impliquant par exemple, par rapport au savoir marxiste, ou au marxisme comme savoir, un premier mouvement de régression pré-marxiste, capable de trouver le savoir supposé du marxisme, d'y faire brèche ; suivi d'un deuxième temps, progressif, si j'ose dire, de renouvellement interne de la théorie et de la pratique marxiste. J'en ai donné quelques exemples : le couplage entre l'adhésion à l'interventionnisme et la pratique du journalisme intégral entre 1914 et 1916, la création d'une publication autonome de la fraction turinoise (*La Città futura*) couplée d'une allégeance partielle à un certain héritage de l'idéalisme et de l'historicisme dans le février 1917. Et je vous propose de faire travailler ces hypothèses dans la lecture de la séquence proprement ordinoviste, que je tenterai la fois prochaine, séquence où il s'agit justement de traduire en *praxis* localisée, les axiomes posés, dans le champ des idées, par « La Révolution contre *Le Capital* ».